

LA MER ET LES MARINS DANS L'ART GREC.

Communication par M. P. DEVAMBEZ,
Conservateur-adjoint au Musée du Louvre.

20908

La Grèce, baignée de toutes parts par la mer, a toujours été la patrie de hardis navigateurs. On imaginerait donc volontiers que la mer a joué, dans l'art hellénique, un rôle essentiel. Il n'en est rien, et ce pour différentes raisons qui ont varié avec les époques.

La première civilisation qui se soit développée en Grèce date du troisième et du second millénaire avant J.-C. Elle avait pour centre la Crète où des souverains puissants, pour favoriser leurs échanges avec les peuples voisins — Égyptiens, Syriens, Anatoliens — établirent une véritable thalassocratie. Aussi ne faut-il pas s'étonner si dans leur art, les Egéens (c'est ainsi qu'on appelle les promoteurs de cette civilisation) ont souvent cherché leur inspiration dans ce qui touche à la mer.

Sur les cachets et les bagues qu'ils gravaient et dont on a retrouvé de nombreux exemplaires, ils représentaient volontiers une barque; celle-ci avait un caractère sacré et souvent la grande déesse crétoise est figurée en train de naviguer. Grâce à ces documents, nous avons une image fidèle des embarcations, primitives mais déjà bien conçues, de ce peuple de marins.

Les Crétois étaient aussi de grands pêcheurs: sur les fresques dont ils embellissaient les palais des rois ou sur le flanc des vases qu'ils façonnaient avec adresse, ils aimaient à peindre toute la faune marine depuis les poissons volants saisis en plein mouvement jusqu'aux poulpes dont les tentacules se prêtent à des dessins si joliment décoratifs (*fig. 1*). On admire surtout chez ces artistes la façon dont se concilient le sens aigu de l'observation et de la vie et celui de la stylisation.

Mais malgré tout leur art, les Crétois ne savaient, du monde extérieur, de la nature, rendre que les détails, un buisson, un arbrisseau, un rocher. Aussi ne nous ont-ils légué aucune « marine ». Pour représenter l'infini de la plaine liquide, la

ligne où l'eau se confond avec le ciel, celle où elle vient baigner la terre, il faut des connaissances techniques que ces primitifs ne possédaient pas encore.



Fig. 1.

Vase crétois représentant un poulpe.

La civilisation égéenne fut ruinée entre les XII^e et X^e siècles avant notre ère par des invasions venues du Nord. Les Doriens, qui s'emparèrent, en plusieurs vagues successives, de la Grèce continentale et insulaire, n'étaient pas des marins : ils n'avaient même dans leur langue aucun mot pour désigner la mer et ils durent emprunter le terme aux populations qu'ils avaient vaincues. Cependant, la nature du pays, les nécessités géographiques, les obligèrent rapidement à s'adapter et, dès le VIII^e siècle, les navigateurs grecs se lançaient dans des expéditions coloniales qui devaient les conduire à travers tout le bassin méditerranéen, du détroit de Gibraltar jusqu'en Crimée.

L'Art, bien entendu, avait sombré avec la civilisation égéenne et les envahisseurs doriens étaient repartis des balbutiements de l'enfance lorsqu'ils avaient voulu représenter le monde extérieur. Pourtant, dès le IX^e siècle avant notre ère, de grands vases que l'on plaçait sur la tombe des morts sont ornés de peintures et plusieurs fois le décorateur a représenté, sous une forme schématisée géométriquement, le défunt en train de monter à bord d'un navire qui doit l'emporter vers l'au-delà, sans doute dans les Iles des Bienheureux où après leur trépas les meilleurs d'entre les mortels goûtent des plaisirs divins.



Fig. 2.

Peinture ? Vase archaïque. — Combat naval.

Les représentations de bateaux, naïves mais exactes, ne manqueront pas d'ailleurs par la suite. Dès qu'ils surent manier le pinceau avec plus d'habileté, les peintres de vases se plurent à figurer des combats navals. Notre figure 2 montre deux types de bateaux, l'un léger et rapide, l'autre plus lourd : la proue est munie d'un éperon, et décorée d'un œil, chargé à la fois de détourner le mauvais sort et de guider la marche de la nef ; les rameurs sont serrés en files dans l'entrepont ; à la poupe une double rame sert à diriger l'embarcation. La forme générale des bateaux ne changera guère d'ailleurs durant plusieurs siècles ; le tonnage s'accroît, les formes s'affinent, mais sur des vases du VI^e siècle avant J.-C., on retrouve, mieux dessinés il est vrai (*fig. 4-5*), les mêmes navires que nous avons déjà vus dans les débuts de l'Art grec.

Une curieuse image, unique en son genre, mérite d'être signalée : elle représente l'intérieur d'un bateau : à une vergue est suspendue une balance dans laquelle, sous la surveillance du roi de Cyrène Arcésilas, on pèse le sylphion : la pesée faite, des esclaves descendent et entassent dans la cale le précieux chargement (fig. 3).



Fig. 3.
Coupe archaïque.
Pesée et chargement à bord d'un bateau.

Mais, comme les artistes crétois, les peintres de vases grecs ne représentent point le paysage marin : aux raisons ci-dessus exposées qui subsistent, s'en ajoute une autre : c'est que l'esprit hellénique concentre toute son attention sur l'être humain; la nature, au charme de laquelle les Grecs sont d'ailleurs sensibles, ne paraît pas digne d'intérêt ni d'étude. Aussi lorsqu'il s'agit de représenter la mer, use-t-on de subterfuges; c'est ainsi que, sur une magnifique coupe du VI^e siècle avant J.-C., autour du bateau sur lequel navigue Dionysos, dieu de la vigne, la mer est symbolisée simplement par la présence de poissons (fig. 4).



Fig. 4.

Coupe d'Exékias. — Navigation de Dionysos.



Fig. 5.

Coupe de Nicosthénès (VI^e siècle). — Bateaux.

Il arrive parfois cependant que l'artiste éprouve le besoin d'indiquer, avec plus de précision, le décor de la scène. C'est le cas de notre figure 6 : Ulysse, après avoir empli de cire les oreilles de ses matelots, s'est fait attacher au mât de son navire pour résister au chant pernicieux et séduisant des Sirènes; celles-ci, figurées comme dans toute l'antiquité sous la forme d'oiseaux à tête humaine, volent autour de l'esquif ou sont perchées sur des rochers; rochers contournés et bizarres, d'apparence irréaliste que le peintre ne s'est pas soucié de copier avec exactitude, parce qu'ils servent simplement à situer l'épisode, à le rendre compréhensible; de même, le moutonnement trop régulier des flots n'a d'autre office que d'indiquer au spectateur : « ceci est la mer ».



Fig. 6.

Ulysse et les Sirènes.

Les conquêtes d'Alexandre inaugurent dans la civilisation hellénique une nouvelle période : les peuples conquis, Africains ou Asiatiques, apportent à l'Art grec un élément qui lui faisait défaut, le sens de la nature. En même temps, le déve-

loppement de la grande peinture et de la mosaïque favorisent les grandes compositions. Aussi, durant les époques hellénistique et romaine (du III^e siècle avant au III^e siècle après J.-C.), voit-on apparaître, en grande quantité, des œuvres où le paysage joue un rôle important, et les artistes de ce temps choisissaient volontiers comme décors des lieux où la mer vient baigner des côtes.



Fig. 7.

Peinture romaine. — Persée et Andromède.

Il est cependant un point qu'il faut préciser, c'est que ces paysages sont toujours imaginaires : jamais les Anciens ne connurent le peintre qui, avec son chevalet, vient s'installer devant la nature et copie le site qu'il a sous les yeux ; ce qu'ils ont exécuté, ce sont des compositions d'atelier. Rien de moins réaliste d'ailleurs que cette illustration de la légende d'Andromède (*fig. 7*) où, devant un paysage invraisemblablement romantique, dans une mer aux flots en lacets, Persée abat le monstre. Bien fantaisistes aussi les paysages

urbains (*fig. 8*) : villes aux innombrables monuments, baignées par une mer paisible qui se glisse en des anses profondes; quelques bateaux, des personnages donnent à l'ensemble un peu de cette harmonie qu'on devait admirer, bien des siècles plus tard, dans les tableaux du Lorrain !

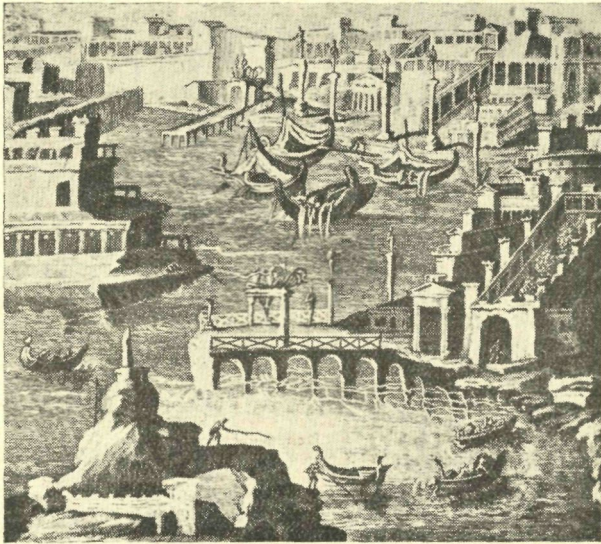


Fig. 8.

Peinture romaine. — Paysage urbain.

On voit donc qu'il a fallu bien du temps avant que la mer n'occupât, dans l'Art grec, la place qui lui revenait et que jamais l'Art antique n'a produit de peintres de marines non pas même égaux, mais analogues à ceux des temps modernes. Est-ce à dire que les Anciens ne comprenaient pas la beauté de l'Océan ? Certainement non. La mer était pour eux comme une seconde patrie qu'ils aimaient, qu'ils avaient besoin de voir : si leurs artistes ne l'ont guère célébrée, n'oublions pas que c'est un de leurs poètes, et des plus grands, Eschyle, qui trouva l'admirable expression : « le sourire innombrable des flots ».

M. Muls se fait l'interprète de l'auditoire pour remercier M. Devambe. Après les conférences sur l'art du moyen âge, du XVII^e siècle et de la période moderne et contemporaine, cette incursion dans l'antiquité a été pour beaucoup d'entre nous une révélation. Nous connaissions les fresques crétoises et les vases grecs. Le conférencier nous les a montrés sous un angle nouveau, celui de la présentation de la faune marine, des bateaux, des navigateurs, de la mer même. Nous espérons revoir M. Devambe à nos Congrès.

M. Muls déclare que ce n'est pas sans quelque regret qu'il présente M. le Capitaine GERNEZ de Boulogne-sur-Mer parce qu'il est le dernier des conférenciers inscrits et qu'il va clore la brillante série des communications dans cette section. Il a choisi un sujet d'une érudition remarquable : **Le rôle des Pays-Bas dans l'évolution des livres d'instructions nautiques et des cartes.**